

qu'un bon matin il se trouve avec un gendre. C'est une transformation peu agréable pour la famille.

Ces scènes disgracieuses ne se passent pas que chez les étrangers. Nous avons vu à Montréal des jeunes filles de premières familles épouser le cocher de leur père. Il y en a d'autres qui font pis que cela : elles épousent des mauvais sujets, parce qu'ils ont de l'argent. Ceci dépend encore de l'influence du cheval. On a horreur d'aller à pied, et l'on veut rouler carrosse à tout prix. Pour cela on prend un homme riche. C'est la seule qualité qu'on recherche. Les mérites ne comptent pour rien auprès de ces âmes vulgaires. Pour certaines personnes l'homme qui va à pied, ne vaut pas le mécréant qui est à cheval. Nous leur donnons à méditer ce vers du poète :

Les vertus sont à pied, le vice est à cheval.

Le sentiment de sa propre dignité est tellement affaibli, surtout aux États-Unis, qu'on est obligé d'exercer une surveillance bien humiliante pour celles qui en sont l'objet. Ces mesures de sûreté ne sont pas sans raison. Le soir les parents se demandent :

« Les filles sont-elles renfermées à clef ? »

« Le cocher est-il enchaîné ? »

« Le piège est-il tendu pour prendre le bou-cher ? »

« Maintenant chloroformons le jardinier et allons nous coucher. »

C'est le seul moyen à prendre pour prévenir les enlèvements. Si nous comptions maintenant celles qui n'ont pas d'occasion de se faire enlever, et qui le déplorent, nous aurions une idée juste de cette ère d'émancipation qui expose sans cesse les familles. Il est temps que l'épidémie s'arrête. Elle a déjà fait trop de victimes depuis quelque temps.

FERNAND.

Tombee des Feuilles.

Comme un songe riant l'été vient de s'évanouir. Emporté sur les ailes d'un vent âpre et froid, amoncellant de sombres brouillards autour de lui, l'automne s'avance et souffle sur nos campagnes.

Adieu ! les vertes prairies, les courses folles à travers les champs, la chasse aux papillons nacrés, adieu ! mystérieuses voix des ramées, bosquets charmants enfouis sous les verts liserons et témoins de nos joyeux ébats, adieu ! ruisseaux serpentant au milieu de nénuphars et qui nous avez si souvent bercés sur vos vagues molles et limpides, adieu ! belle nature ! tout s'envole, tout se disperse sous les âpres baisers des vents d'automne.

Maintenant les grands arbres gémissent et combent les ravins de leur dépouille jaunie. Les chantes ailées des forêts suspendent leur mélodie et vont chercher un refus dans les angles creux des vieux chênes ; la colombe ne fait plus entendre son léger roucoulement, les tannières se remplissent d'hôtes inconnus, tout fait silence, c'est l'automne, amis, c'est l'automne.

L'âme comme la nature se sent gagner par une tristesse vague, elle pleure ses beaux jours-évolés.

Tout un cortège de douces illusions disparaît dans les dernières lueurs qui dorment encore notre horizon ; entre l'espérance qui s'enfuit et les jours sombres à venir, nous flottons confusément.

L'automne ? Oh ! que ce mot réveille en moi de mornes souvenirs, comme il remue les cendres de mon cœur pour en faire rejaillir encore ces parcelles de feu qui me consomment, comme il scrute jusqu'au plus profond de moi-même, comme il tourne mon être en tout-sens pour me faire remonter aux lèvres, ce cri que je voudrais toujours taire et dont l'écho tient maintenant tant de place dans ma vie : « Elle est morte. »

Elle est morte : non, elle n'est plus là, et cette saison qui m'apporte encore dans ses rafales le souvenir de ses dernières palpitations, de ses paroles qui résonnent encore à mon oreille depuis une année, cette saison qui fait pencher plus bas les cyprès sur sa tombe déserte, quelque puisse être la noire mélancolie dans laquelle elle plonge l'humanité, je la bénis de tout mon cœur et je la désire.

O mes amis, vous ne l'avez pas vu, cette pauvre enfant qu'un mal intérieur minait souvent, vous n'avez pas vu ses joues se décolorer peu à peu et revêtir de cette teinte bleuâtre, signe précurseur de la visite de l'ange funèbre, vous n'avez pas senti sur vos lèvres son dernier baiser, voluptueuse effluve du cœur, par lequel s'est évaporé son dernier rayon de vie, vous ne voyez pas ce qui me lie encore à cette ombre si chère qui hante toujours mes nuits ? O mon Dieu ! quelle fatale soirée pour moi et comme elle m'en rappelle une autre plus fatale encore.

Amis, vous avez compris ce qui faisait ma douleur et vous me demandez sans doute le nom de cette ange que j'ai perdu ? Son nom ! pourquoi vous le dire, quand je l'ai refusé même au marbre qui recouvre sa frêle dépouille, qu'il vous suffise, amis, de savoir, qu'aujourd'hui en remontant le cours d'une année, jour pour jour, la pauvre enfant m'a laissé pour aller dormir au cimetière au milieu des grands saules pleureurs, qu'elle était jeune. Elle, bonne et douce, qu'elle était la joie de son foyer, qu'une phthisie lente la rongait et qu'aux premiers de la saison brumuse, comme un fruit subitement arraché de son rameau, la bise nous l'a enlevée.

Combien j'ai souffert ! combien je regrette encore les heures passées auprès d'elle à l'entendre me murmurer des paroles d'amours, à la voir me montrer de loin l'avenir tout chargé de roses et chasser de mon front soucieux les tristes pensées qui l'obsédaient. Combien je me rappelle cette résignation douce et sereine qui se peignait sur son front frappé d'une aile invisible. Quels rêves d'avenir nous faisions quand sous les verts peupliers, l'oreille tendue aux concerts des forêts, la main dans la main nous repassions dans notre esprit cette longue suite de félicités qui semblaient nous être réservées.

Mais, hélas ! c'est au plus beau moment du rêve que la vision s'évanouit ! Un jour le mal ne laissa plus de doute sur sa nature, et depuis ce temps je n'ai plus souri. Mais elle, elle gardait toujours ce calme céleste sur ses traits, aux étreintes avec la mort, son sourire était plus doux.

C'était un soir, nous étions assis l'un auprès de l'autre et nous regardions en silence tomber les feuilles jaunies des érables. J'avais comme le pressentiment d'un malheur prochain, il me semblait que chaque feuille que la bise faisait tourbillonner et lançait sur le grand chemin, emportait un à un mes plus beaux rêves d'autrefois. Jamais je ne l'avais vue aussi pâle.

Tout-à-coup, elle leva le bras vers la forêt et me dit d'une voix qui n'avait plus les accents humains :

— Écoute, cet arbre, là-bas, n'aura pas encore perdu toutes ses feuilles que j'aurai dit adieu à tout ce qui m'est cher en ce monde. O cher ami, résignons-nous, il le faut, je sens la vie m'échapper rapidement, promets-moi quand je serai déposée là bas au cimetière, de cueillir parmi les dernières feuilles de ces arbres assez pour m'en faire une couronne dont tu orneras ma tombe en souvenir de cette dernière soirée où nos confidences n'ont eu pour témoins que nos cœurs et Dieu seul. Tu les déposeras en priant loûnement et en pensant à moi, ta pauvre amie, qui t'aimeraï jusque dans la mort. Et je le lui promis.

Le lendemain elle était morte.

A quelques jours de là j'allai au cimetière remplir pour la première fois ma promesse.

MARCO.

Le talent artistique au Canada.

Relativement à sa population, le Canada est peut-être le pays qui compte le plus de talents artistiques. Il n'y a pas un peuple qui ait fourni à l'art musical des artistes aussi bien doués de la nature que nos musiciens et nos cantatrices. Ils ont été appréciés, acclamés et couronnés par les pays étrangers.

Albani n'a pas eu sa supérieure sur la scène européenne ; elle a suscité l'admiration et l'enthousiasme par la beauté de sa voix et la grandeur de son génie musical.

Les succès peu ordinaires qu'ont remportés nos célébrités artistiques font honneur à la nationalité canadienne et nous devons leur rendre au moins le même hommage qu'ils reçoivent à l'étranger.

Comme les perles, les artistes ne se forment pas, mais ils se trouvent. La Providence leur a départi une parcelle de génie qui tient plus du merveilleux que du naturel.

Nous serons bientôt à même d'apprécier tout le merveilleux de cet art divin, toute la douceur, la beauté et la richesse de la voix ; car lundi prochain le public canadien aura l'avantage d'entendre une artiste distinguée, qui est une des nôtres. Réjouissons-nous en et sachons apprécier son mérite.

Après un an d'études à Paris où Madame Robert est allée perfectionner auprès des maîtres de l'art, le talent merveilleux dont elle est douée, a bien voulu se rendre aux instances du public amateur qui est désireux d'entendre celle qui a su faire les délices du monde parisien par le charme et l'ampleur de sa voix. Il fallait que Madame Robert possédât un talent tout à fait exceptionnel pour remporter tant et de si beaux succès sur le théâtre parisien où elle avait à paraître au milieu des artistes les plus distingués.

Il n'y a peut-être pas une seule cantatrice qui ait eu un début aussi brillant que Madame Robert. Les journaux parisiens nous rapportent qu'un grand nombre de personnes de haute distinction était allé l'entendre, ou plutôt la juger, mais elle n'a fait que des admirateurs de ceux qui se proposaient d'être ses juges.

Sa voix fraîche et sympathique, d'une souplesse remarquable et d'une douceur ravissante, empoigne l'auditoire, le charme et le séduit. La nature a prodigué à sa voix tout ce que l'harmonie a de plus délicieux et ce que l'art a de plus cultivé.

Elle se fera une réputation brillante et la renommée fixera son nom au firmament du monde artistique comme une étoile de première grandeur, à côté de celui de la Patti et de l'Albani.

Madame Robert doit partir aussitôt après son concert pour continuer ses études en Italie où elle passera plusieurs années. La diva canadienne ne manquera pas de cueillir là bas des lauriers qui feront honneur au Canada.

La société montréalaise aura la bonne fortune de l'entendre lundi, le 6 octobre, au Queen's Hall où des artistes distingués figureront à côté d'elle.

Il vient de s'inventer au Canada un article qui est nécessaire à tout le monde, et qui est destiné à rendre de grands services aux familles : c'est le nouveau fer à repasser. Il dispense de se servir du poêle, ce qui est très commode, surtout en été. Ce fer a la forme d'une cheminée de lampe et il est chauffé au moyen d'une petite lampe en fer blanc ou par le gaz indifféremment. Tout le monde devra se le procurer.

On peut voir la forme dans l'annonce qu'il y a dans notre journal.